

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

Notebooks

SAMUEL TAYLOR COLERIDGE

Propos de table

Traduit de l'anglais par
MÉLISANDE D'ASSIGNIES
et BRUCE BÉGOUT

Suivi de
Le Bruit de l'éloquence
par BRUCE BÉGOUT



ÉDITIONS ALLIA
16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e
2018

TITRE ORIGINAL

Table Talk

AVERTISSEMENT AU LECTEUR

LES *Propos de table* de Samuel Taylor Coleridge sont la transcription fidèle et vivante par son neveu et gendre, Henry Nelson Coleridge, des paroles du poète romantique : remarques sur le développement des arts, jugements sévères ou élogieux sur les écrivains des temps passés et présents, clarifications de son système philosophique, charge contre ses contemporains, anecdotes littéraires et autobiographiques, bons mots. Le procédé littéraire lui-même n'était pas tout à fait inédit. En 1652 parurent en Angleterre les *Colloquia Mensalia*, ou *Propos de table* du Dr Martin Luther, suivis quelques années plus tard par ceux de John Selden, l'érudit et juriste anglais. Coleridge connaissait ces œuvres et appréciait leur facture originale et vraie¹. Le terme même de "propos de table" trouve son origine chez Shakespeare. Dans le *Marchand de Venise*, lorsque Jessica se propose, avant le dîner, de louer Lorenzo, celui-ci lui répond : "Non, je t'en prie, réservons cela pour propos de table ; alors quoi que tu dises, je le digérerai avec tout le reste" (acte III, scène V). À l'époque même où vivait Coleridge, de nombreux auteurs, tel William Hazlitt, firent paraître leurs *Propos de table*. Un genre naissait.

Les *Propos de table* ont paru pour la première fois en 1835, chez John Murray à Londres.

© Éditions Allia, Paris, 1995, 2018, pour la traduction française.

1. Dans une lettre du 8 février 1826, il confie à Edward Coleridge que "les *Propos de table* de Luther sont, après les Saintes Écritures, mon principal livre de méditation, une œuvre profonde, fructueuse, paulinienne, bien au-dessus de tous les autres livres que je possède, elle *potentialise* de concert mes pensées et ma volonté".

Ce qui demeure le plus surprenant, dans le cas de S. T. Coleridge, c'est qu'il ne semble pas avoir été au courant de l'existence du travail de Henry Nelson. Ce dernier officiait, pour ainsi dire, à son insu.

Les "séances d'enregistrement" avaient principalement lieu au cours de promenades intimes ou de dîners à Moreton House (Highgate Hill), chez le docteur Gillman, qui avait accueilli le poète dans le secret espoir de l'éloigner progressivement mais à jamais du cercle fatal où l'enfermait l'accoutumance à l'opium. Coleridge tenait en effet salon, chez son hôte, tous les jeudis soirs. En fait de conversations de salon, c'étaient le plus souvent de véritables leçons d'histoire littéraire et philosophique que Henry Nelson suivait avec assiduité, et auxquelles étaient conviés des invités aussi remarquables que De Quincey, Wordsworth ou Carlyle.

L'idée de rapporter les propos de Coleridge vint à Henry Nelson dans son jeune âge, en 1811, lors de sa première visite à son illustre parent. Au cours de cette entrevue, John, son frère plus âgé, transcrivit les paroles du poète sur un petit cahier. Onze années plus tard, lors de sa deuxième visite à Coleridge, Henry Nelson s'en souvint et fit de même. Ce sont là les débuts officiels des *Propos de table*, qui courront jusqu'à la mort du poète en 1834. Dès 1822, Henry Nelson multiplie les occasions de rencontre, tout à la fois charmé par l'éloquence du père et par la grâce de la fille, qu'il épousera en 1829. Coleridge appréciait la compagnie de son neveu. Toutefois, pour des raisons que l'on ignore, et bien que Henry Nelson continuât à fréquenter Moreton House, les

transcriptions s'interrompirent du mois d'août 1827 au mois d'avril 1830. À l'origine, elles n'étaient pas destinées à la publication, mais elles formaient la majeure partie du journal de Henry Nelson. C'est la mort du poète et le climat devenu soudain hostile à sa pensée qui le décidèrent à publier ses précieuses transcriptions, avec le dessein avoué de rendre sensible et immédiatement intelligible au public anglais la teneur véritable des idées de son oncle, souvent en butte à l'incompréhension générale.

Pour l'essentiel, les *Propos de table* contiennent ce que Coleridge a dit à son neveu ou en sa présence; ils ne portent pas sur tout ce qu'il lui disait, et très peu de ce qu'il disait était à son adresse. Henry Nelson faisait figure, en quelque sorte, d'auditeur universel. Le problème de l'authenticité ne peut pas ne pas être évoqué. Doit-on considérer les *Propos de table* comme une œuvre de Coleridge ou comme un simple témoignage? La médiation écrite de Henry Nelson rend-elle vaine l'ardent désir d'authentification? À dire vrai, nul soupçon de trahison ne peut peser sur les épaules du fidèle neveu. Ses notes spontanées manifestent à tout lecteur qui a un peu fréquenté l'œuvre de Coleridge une indubitable vérité de ton. Dès qu'il rentrait chez lui, Henry Nelson s'empressait de retranscrire, dans l'effervescence du souvenir frais, les conversations du jour même avec une fidélité que la comparaison ultérieure, précise et détaillée avec les autres œuvres de Coleridge ne démentira pas, mais, au contraire, corroborera. C'est à croire que les paroles du poète s'inscrivaient, avec une identique clarté, dans sa mémoire comme sur les pages blanches de ses cahiers

intimes. Henry Nelson était tellement impressionné par la profondeur de pensée de son oncle et interdit devant l'étendue de son génie, que jamais il n'aurait osé modifier la moindre articulation de ses discours, fussent-ils contraires à la finitude insupportable de son intelligence d'homme de l'ombre. C'eût été restituer l'éclat de la lumière à travers le prisme déformant d'une lentille dépolie.

La première publication des *Propos de table* eut lieu à Londres, en 1835. Tout de suite, elle força l'admiration d'un cercle de lecteurs de qualité (Emerson¹, Carlyle...). L'année suivante, Henry Nelson, fort du succès de son entreprise, fit paraître une seconde édition; mais, soit que la majeure partie des lecteurs passifs se soit plainte du caractère décousu et diffus des propos, soit que les personnes qui avaient assisté aux dîners du jeudi soir aient confié à Henry Nelson des "compléments d'information" à même de combler ces petits manques dans le fil du discours, cette nouvelle édition est d'autant éloignée des notes originales, prises sur le vif. Qui plus est, Henry Nelson modifia de manière conséquente quelques-uns des propos, soucieux en cela d'harmoniser la pensée de Coleridge, voire de la compléter par la lecture d'autres écrits du poète, notamment les textes rassemblés dans les *Literary Remains*, portant sur les mêmes sujets.

1. Malgré la déception que lui causèrent ses entrevues avec Coleridge, Emerson avoua à son frère William, dans une lettre du 27 juillet 1835, que "les *Propos de table* sont aussi bons que ceux de Selden, Spence ou Luther; et même meilleurs".

Aussi, pour notre traduction, avons-nous utilisé exclusivement la version de 1835, telle qu'elle apparaît dans l'édition des œuvres complètes de S. T. Coleridge chez Routledge, Princeton University Press, 1990¹. Certes, de temps en temps, nous n'avons pas résisté au plaisir de jeter un coup d'œil à la version de 1836, lorsque le sens du propos nous paraissait dans sa prime configuration par trop obscur ou ambigu, mais jamais cette lecture en zigzag ne nous a incités à gommer les aspérités et les rugosités que contient le manuscrit de la première édition. Au sein des propos de 1835, nous avons délibérément écarté ceux qui traitent d'une situation politique et religieuse dont les sous-entendus intellectuels et les enjeux polémiques nous sont devenus entièrement étrangers. En revanche, les pensées de Coleridge sur les arts, la philosophie et les mœurs parlent encore à notre cœur, et composent ainsi l'essentiel de ce livre.

LES TRADUCTEURS

1. L'édition de 1835 forme le tome 14-1 des *Œuvres complètes* et celle de 1836 le tome 14-2. Les deux volumes ont été édités par Carl Woodring.

Propos de table

29 décembre 1822

PINDARE est le poète sacerdotal par excellence; dans son œuvre, la religion est douce et bienfaisante; chez Eschyle, elle est terrible, malfaisante et persécutrice; Sophocle est le plus doux des trois tragédiens, mais l'aspect de persécution persiste; Euripide ressemble à un Français, en ceci qu'il n'est jamais aussi heureux que quand il peut gifler les dieux. C'est une erreur que de faire de Pindare un poète violent et excessif. C'est un *tory*.

7 janvier 1823

De manière négative, il se pourrait qu'il y ait plus de propos de Socrate dans les *Mémorables* que dans Platon; c'est-à-dire que l'ouvrage de Xénophon contient moins de ce qui n'est pas Socrate, mais l'esprit général de Platon et l'impression qu'il laisse sont plus socratiques.

Il y a un manque d'harmonie chez Byron. Il est contre-nature de marier des facultés intellectuelles supérieures avec la plus complète dépravation. Semblable combinaison n'existe pas *in rerum natura*.

13 février 1823

Si un fantôme est une âme, l'âme est une substance; et même si nous ne la voyons pas, nous la sentons, comme nous sentons le vent. Une substance visible,

insensible aux chocs est une absurdité. On raconte toujours des fantômes qu'ils jouent des tours insignifiants et légers; mais l'âme qui est raison ne pourrait tourner une cuillère, etc.

La prise est la cause finale du nez humain.

Les grands écrivains écrivent leurs plus grandes œuvres quand ils sont au calme et emploient leur talent à traiter de sujets où n'interviennent ni la passion ni le parti pris. Burke ne fait jamais montre de ses facultés, si ce n'est lorsqu'il est furieux. Seule la Révolution française pouvait lui servir de sujet. Nous n'avons pas encore pris conscience de l'importance des conséquences de cet événement. Nous en sommes trop proches.

L'entendement propose les matériaux du raisonnement; la raison en dispose. Le premier ne peut que dire: cela est ou devrait être ainsi; la seconde dit: cela doit être ainsi.

1^{er} mai 1823

Mais les histoires de fantômes sont absurdes. Lorsque apparaît un fantôme réel, je veux dire par là un homme ou une femme déguisés dans le but d'effrayer, si l'on croit un instant au caractère surnaturel de l'apparition, l'effet sur le spectateur est toujours des plus terribles: convulsion, hébètement, folie, voire mort sur l'heure même. Prenons l'Ancien Testament: il décrit les effets terribles d'une présence spirituelle sur les prophètes hébreux; la terreur, la perte de toute énergie animale.

Mais dans toutes nos banales histoires de fantômes, le témoin, après avoir assisté à une effroyable apparition comme on se l'imagine, est toujours bien remis le lendemain. Il aura peut-être mal à la tête. Pourtant ceci n'est que l'apparence extérieure de l'effet produit. Lorsqu'il était en Angleterre, Allston, homme de génie et le meilleur peintre qu'ait jamais produit l'Amérique, me raconta une anecdote qui confirme mes dires. Cela se passait, je crois, à l'université de Cambridge, non loin de Boston. Un jeune homme eut la fine idée de tenter de convertir aux fantômes un de ses camarades, disciple de Tom Paine¹. Tout d'abord, il ôta la balle du pistolet qui reposait en permanence à la tête du lit de son ami, puis se déguisa pour la circonstance. A., le jeune homme à effrayer, se réveilla et, à la vue de l'apparition, regarda, très calme, son camarade le fantôme bien en face et lui dit: "Je sais qui tu es. C'est une bonne plaisanterie; mais, vois-tu, je n'ai pas peur. Maintenant disparais." Le fantôme resta immobile. "Allez, ça suffit, dit A., ou je vais me fâcher. Va-t'en!" Le fantôme ne bougeait toujours pas. "Nom de -,," s'exclama A., "si tu n'es pas sorti dans trois minutes, je te tire dessus." Le délai écoulé, il pointa posément son pistolet et fit feu. Devant l'immobilité de la silhouette, il poussa un cri de terreur, fut pris de convulsions, et rendit l'âme. Dès l'instant où il crut à un fantôme, sa qualité d'homme s'évanouit.

1. Il s'agit de Thomas Paine (1737-1809), homme politique américain d'origine anglaise, partisan des colons insurgés contre l'Angleterre. Défenseur des idées progressistes du siècle des Lumières, il était connu pour son athéisme et pour son mépris critique du surnaturel. (Toutes les notes sont des traducteurs.)

Les œuvres de Platon sont des exercices logiques pour l'esprit. Rien de positif n'y est avancé. Socrate est assez bien représenté dans la partie morale, mais dans les traités métaphysiques, c'est Pythagore. Xénophon est tout autre.

2 juin 1824

Par réaction à la réserve que l'on attend d'elles, les femmes anglaises cultivent le goût de la danse; c'est le seul moyen qu'elles ont de s'abandonner à la liberté naturelle.

10 mars 1827

L'entendement se tient sous (*under-stand*) le phénomène et lui confère son objectivité. Grâce à lui, nous savons ce qu'est une chose.

18 mars 1827

Il y a sept parties dans le discours, et elles concordent avec les cinq grandes divisions universelles dans lesquelles toutes les choses sont comprises; – deux de ces sept parties n'en sont que des modifications. 1. Prothèse. 2. Thèse. 3. Antithèse. 4. Synthèse. 5. L'Indifférence de la Thèse et de l'Antithèse.

1. La forme première et préalable est celle du Nom-Verbe, ou Verbe Substantivé, *je suis* = Prothèse, ou Identité avec l'Être.

2. Le Nom = Thèse. Chacune des deux peut être intervertie, c'est-à-dire qu'elles sont seulement opposées l'une à l'autre.

3. Le Verbe = Antithèse.

4. Thèse ou Nom modifié par Antithèse ou par Verbe, c'est-à-dire une qualité = Adnom ou Adjectif.

5. Antithèse ou Verbe modifié par Thèse ou par Nom = Adverbe.

6. Participe, c'est-à-dire participant au Nom et au Verbe, c'est-à-dire à la Thèse et à l'Antithèse = Synthèse.

7. Indifférence du Nom et du Verbe = Mode Infinitif.

Les interjections font partie du son, et non de la parole. Les conjonctions sont comme les prépositions, si ce n'est qu'elles sont préfixées à une phrase ou un membre de phrase, et non à un mot. La flexion nominale est une modification de lieu. La conjugaison des verbes est une modification de temps.

Cas génitif, dépendance.

Datif, transmission.

Panthéisme de Spinoza.

M – D = 0, i.e. le Monde sans Dieu est une Idée impossible.

D – M = 0, i.e. Dieu sans le Monde *ibidem*.

Schème Chrétien.

M – D = 0, i.e. comme pour le Panthéisme.

D – M = D, i.e. Mais Dieu sans le Monde est un Dieu autosuffisant.

24 juin 1827

Pas de jalousie, à proprement parler, chez Othello. Il n'est pas prédisposé au soupçon, terme essentiel à la définition du mot. Les insinuations de Iago le

surprennent; elles ne correspondent à rien de semblable et de connu dans son esprit. Si Desdémone avait été coupable, nous n'aurions pas eu l'idée de qualifier le comportement d'Othello de jaloux. Au vu de ce qu'il était, il ne pouvait agir autrement; la jalousie ne peut jamais être totalement justifiée. Othello est très différent de Léonte ou même de Leonatus¹. La jalousie de Léonte se manifeste à l'occasion d'une vétille, et elle se confond presque avec la haine; et que Leonatus accepte le pari et expose sa femme au jugement, c'est là le signe d'un tempérament déjà jaloux.

Aimer, c'est admirer et chérir les qualités aimables de l'objet aimé à condition d'être soi-même l'objet de leur destination. Les qualités se correspondent. La femme aime le courage de l'homme, qui en retour convoite pour ainsi dire sa force d'âme – au tact infailible de la femme répond la pensée vigoureuse de l'homme. Physique mystérieux de la femme: les organes génitaux rétractés et rentrés dénotent la pudeur; un sein généreux révèle une tendresse et une attention maternelle très grandes.

Hamlet agit plus souvent par abstraction et par généralisation que par esprit pratique. Il ne manque point de courage, de talent, de volonté ou d'occasions; mais chaque incident devient pour lui matière à réflexion; il est curieux, et cependant très philosophique, que Hamlet, qui semblait être la raison

1. Léonte, roi de Sicile, est un personnage du *Conte d'hiver* de Shakespeare, et Leonatus, roi de Bretagne, de *Cymbeline*.

personnifiée pendant toute la pièce, en vient à réaliser son dessein par un simple accident.

8 juillet 1827

Une maxime est la conclusion que l'on tire de l'observation des faits. Une idée, un principe sont prospectifs et portent en eux la connaissance. Les maximes sont toutes rétrospectives.

Un homme de maximes est un cyclope, mais avec l'œil derrière la tête.

25 août 1827

On ne peut réfuter Berkeley ou lui répondre qu'au moyen d'une seule phrase. De même pour Spinoza – les prémisses admises, sa logique est irrésistible.

26 août 1827

Prose: les mots dans le meilleur ordre.

Poésie: les meilleurs mots dans le meilleur ordre.

Le génie peut coexister avec la violence, l'oisiveté et la démence – voire avec le crime – mais il ne survit pas longtemps à l'égoïsme et à la méchanceté.

L'homme désire la femme. La femme désire le désir de l'homme.

30 mars 1830

La peinture est ce quelque chose d'intermédiaire entre une pensée et une chose.

31 mars 1830

Mon système aura pour conséquence de démontrer que, loin d'être une déesse en jupons, le monde est un démon en camisole.

La polémique entre les Nominalistes et les Réalistes a été la plus grande et la plus importante de toutes celles qui ont jamais occupé l'esprit humain. Les deux camps avaient à la fois et tort et raison. Ils soutenaient les deux pôles de la même vérité, vérité que ni les uns ni les autres n'avaient vue, par défaut de prémisses véritablement supérieures. Duns Scot était à la tête des Réalistes; Occam, son élève, des Nominalistes. Malgré sa prolifération, Occam était un écrivain des plus remarquables. Les deux tiers des scolastiques de renom étaient britanniques. Les scolastiques ont fait des langues européennes ce qu'elles sont. Nous nous gaussons aujourd'hui de leur quiddité, car celle-ci fait partie d'un langage que nous avons rejeté; mais nous ne songeons jamais à la quantité de mots que nous avons adoptés et utilisons quotidiennement.

Spinoza, à la fin de sa vie, dans sa dernière lettre, semble avoir entrevu la vérité. Il commença à remettre en cause sa *prémisse*. Son *unica substantia* est en fait une pure notion, un *sujet* de l'esprit, et en aucun cas un *objet*.

Les œuvres de Platon sont des exercices préparatoires de l'esprit. Il conduit l'esprit à percevoir que

les propositions contradictoires sont chacune vraie, et qu'elles *doivent* donc appartenir à une logique supérieure, celle des idées. Elles ne sont contradictoires que dans la logique aristotélicienne. J'ai lu plusieurs œuvres de Platon à plusieurs reprises avec une profonde attention, mais pas tous ses écrits. Je me suis vite aperçu que j'avais lu Platon par anticipation. C'était un génie accompli.

18 avril 1830

De nos jours, prédire à partir de spécimens, si encourageants soient-ils, qu'un jeune homme deviendra un grand poète – ou simplement *un* poète – est une chose quasi impossible. Le goût poétique, c'est-à-dire l'habileté à composer et à imiter avec ingéniosité, donne très souvent naissance à des poèmes d'apparence très prometteuse. Mais tout autre est le génie, ou la capacité d'innover. Les sonnets de Tennyson¹ participent de l'excellence de ceux de Wordsworth et de Southey.

Je n'ai jamais eu, ou *pu* éprouver, le moindre effroi de la mort, en tant que simple mort.

20 avril 1830

Les hommes sont toujours moins bons ou moins mauvais qu'il n'y paraît.

1. Il s'agit ici de Charles Tennyson (1808-1879) et non de son frère Alfred, le célèbre auteur des *Mangeurs de Lotus*. En 1830, Charles publia ses *Sonnets et pièces fugitives*.

25 avril 1830

La folie n'est pas qu'une maladie du corps. C'est le sommeil de l'esprit, sous certaines conditions de veille ; c'est-à-dire d'intervalles lucides. Durant ce sommeil ou ce recul de l'esprit, les états inférieurs ou animaux de la vie entrent en action et se mettent en évidence. C'est une chose affreuse que d'être sans cesse assailli par des sens pervertis ; la raison *peut* résister – et elle le *fait*, pendant longtemps – mais, à la fin, trop souvent, elle cède l'espace d'un instant, et l'homme sombre à tout jamais dans la folie. Dans nombre de cas, la folie complète est précédée d'un acte de volonté. L'évêque Butler¹ racontait qu'il avait lutté toute sa vie contre les tentations démoniaques de ses sens, qui l'auraient rendu fou s'il avait relâché, l'espace d'un instant, la stricte vigilance de sa raison.

La Nature est la somme totale des lois et des forces du monde matériel que nous réduisons à l'unité par souci de clarté, et personnifions par commodité de langage.

29 avril 1830

Les plantes existent en elles-mêmes ; les insectes *par* eux-mêmes ; les hommes *pour* eux-mêmes. *Croissance* seulement dans les plantes ; irritabilité ou mieux instinctivité chez les insectes.

1. Joseph Butler, évêque de Durham (1692-1752). Dans ses ouvrages théologiques, il s'opposa au déisme philosophique en faveur de la religion révélée.

2 mai 1830

Il faut visiter la Hollande et les Pays-Bas, car ils ne ressemblent à aucun autre pays¹. Tout y est artificiel. Il faut admirer la combinaison du vert éclatant, de l'eau et de la pierre ; mais tout y est si clair et si *mémorisable* que même si l'on arpente le pays cent fois, on n'en enrichira jamais sa vision. Il est intéressant de voir un pays et une nature créés, pour ainsi dire, par l'homme, et de les comparer à la nature créée par Dieu.

On observera l'identité de termes (car c'est plus qu'une similitude) entre la saleté morale et la saleté physique en Hollande ; pour tout ce qui concerne la dignité de la personne humaine et le respect qui lui est dû, la saleté la plus repoussante ; pour tout ce qui concerne la propriété, on n'échappe pas à une propreté de façade. Nul besoin de se promener dans leurs jardins, un coup d'œil suffit.

Ils sont apparemment très heureux et vivent dans le confort, mais c'est là le bonheur des *animaux* ; chez eux, on cherchera en vain le souffle doux de l'espoir et du progrès.

À côté du pavillon d'un négociant londonien moyen, leurs villas et leurs jardins sont incomparables.

J'aimerais voir Strasbourg.

1. Coleridge accompagna Wordsworth et sa fille Dora dans leur voyage en Belgique, en Allemagne et en Hollande au cours de l'été 1828. Ils visitèrent notamment Nimègue, Utrecht, Amsterdam, Leyde et Rotterdam.

La religion est la chose du monde la plus distinguée.

3 mai 1830

Les femmes ont le cœur en place de la tête. L'homme semble destiné à être supérieur; ainsi, je pense que les femmes sont en général meilleures que les hommes. Leurs appétits et leur esprit sont moindres, mais leurs affections beaucoup plus vives. La force de son esprit peut parfois sauver l'homme de la méchanceté; mais une femme corrompue est à jamais perdue. Les garçons sont d'habitude de plus jolis enfants que les filles.

7 mai 1830

Un homme politique, un homme d'État, peut-il ignorer les sentiments et les convictions de toutes les mères de famille de son pays? Elles ont autant d'influence que les hommes.

Le vin de Chiraz est mauvais. À mes yeux, les traductions de poésie perse que j'ai lues sont sans mérite. Je n'y ai jamais vu une lueur d'Imagination, mais seulement un pâle reflet de Fantaisie. *Le Sacontala* est charmant¹.

La poésie, c'est plus que du bon sens; mais cela doit toujours avoir un sens; de même qu'un palais est plus qu'une maison, mais reste une maison.

1. *Sacontala*, drame en sept actes du poète hindou Kalidasa (v^e siècle), traduit par Sir William Jones en 1789. Il a influencé le prologue du *Faust* de Goethe.

La poésie arabe, c'est autre chose. Les *Contes des mille et une nuits* sont certainement grecs, à l'origine. Nous avons beaucoup perdu des *Contes milésiens*. Le livre de Job, c'est de la pure poésie arabe.

9 mai 1830

Shakespeare, c'est la Déesse spinoziste, une créativité omniprésente. Milton, c'est la Préscience; il se situe *ab extra*, et conduit un fier carrosse à quatre chevaux, auxquels il fait sentir le mors qui les retient. La poésie de Shakespeare manque de personnalité; c'est-à-dire qu'elle ne reflète pas Shakespeare en tant qu'individu; mais John Milton est présent en personne dans chaque ligne du *Paradis perdu*. Les vers rimés de Shakespeare sont extrêmement condensés; des épigrammes où tout a un sens; mais dans ses vers blancs, il est plein d'une douce continuité qui s'épanche. Dans *Cymbeline* le vers – “Les pierres jumelées sur la marge ombrée” – devrait être: “Les pierres crottées sur la marge ombrée”. Personne ne peut vraiment saisir la supériorité de Shakespeare, avant d'avoir comparé tout ce qu'il avait en commun avec d'autres grands dramaturges de son temps, puis calculé l'excédent qui n'appartient qu'à lui.

En philosophie, on ne peut échapper à mille difficultés tant que l'on n'a pas maîtrisé la différence essentielle entre la raison et l'entendement.

De fait, Homère est le nom donné aux rhapsodies de *Illiade*. Bien sûr qu'il y a eu un Homère, et même